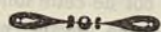


LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (1^{re} partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Paris commence à reprendre son animation et sa physionomie propre, toujours si profondément modifiées pendant les excursions que font l'été ses habitants, et surtout par les incursions des provinciaux de tous cantons et des étrangers de toute zone. La Chaussée-d'Antin est presque entièrement repeuplée; le faubourg Saint-Honoré commence à voir sur ses trottoirs autre chose que des toilettes anglaises; le faubourg Saint-Germain lui-même a vu revenir quelques-unes de ses plus gracieuses représentantes; on ne se réunit pas encore, mais on se consulte déjà sur les projets de l'hiver, et on s'occupe de manteaux et de toilettes de ville en attendant le grand essor prochain où on décidera des modes inventées et acceptées pour le soir.

Madame Minette a exécuté depuis quelques jours bon nombre de robes de taffetas, ornées de velours, de moire antique, de reps et de satin, destinées à fixer le goût qui dominera pour les formes de cet hiver. La grande ampleur des vêtements est conservée entière; jupes, manches, manteaux, tout est vaste; les belles tailles ne peuvent qu'y gagner, les femmes maigres y trouvent le moyen de se donner la dignité qui leur fait souvent défaut; mais il faut un goût très-sûr pour adapter les modes d'aujourd'hui aux formes des femmes petites et grasses; il n'est rien à qu'une réussisse le talent de certaines couturières servi par une longue expérience; elles modifient leur coupe et leur ornementation suivant l'individualité qu'elles sont chargées de faire valoir, et sans s'éloigner du programme général imposé par la mode en vigueur, elles trouvent le moyen d'habiller à ravir

toutes les femmes qui leur passent par les mains. Ces réflexions nous étaient suggérées il y a quelques jours en rencontrant aux Champs-Élysées dans le même moment mesdames de Cer... et de Saint-Val..., qui toutes deux ont pris de leur mère l'habitude de s'adresser pour toutes leurs parures à la maison Minette: robes, manteaux, chapeaux, tout sortait des célèbres ateliers de la rue de Rivoli, et on n'imagine rien de plus différent que les toilettes de ces deux dames, qui, on le sait, diffèrent du reste si complètement entre elles. Madame de Cer..., grande, svelte, un peu maigre, mais pleine de grâce, avait une robe de moire antique marron à deux jupes, avec application de velours descendant tout le long de la robe, et commencée et terminée par un gros nœud de velours. Son manteau de velours noir, très-ample, doublé de peluche gros bleu, avait un capuchon à revers garni d'effilés gros bleu et noir; il était orné de quinze rangs d'effilés gros bleu et noir, terminés par un haut effilé pareil; son chapeau de crêpe blanc, à bandes de velours plain gros bleu, orné sur le côté de glands de plume noués de même nuance, encadrerait à ravir son jeune et délicat visage, dont une touffe d'ancolies de velours faisait encore ressortir la blancheur.

Madame de Saint-Val... portait une casaque de velours noir garnie des plus magnifiques dentelles; la coupe élégante et allongée du corsage amincissait sa taille un peu forte; sa robe de taffetas vert, à montants de velours découpés en grecque et ornés de boutons de passementerie verts et noirs; son chapeau de velours épinglé rose, orné de blondes et d'une rose unique, avait été choisi de manière à laisser vainqueur son teint éblouissant. Nous l'avons dit, ces deux toilettes sortaient entièrement de chez madame Minette; elle avait tout fait, tout trouvé, les différentes couleurs pour les différentes carnations, les différentes coupes pour les différentes tailles, tout sortait de ses mains adroites et intelligentes, et cela se reconnaissait facilement, car tout portait ce cachet de distinction particulière qu'elle sait donner à ce qu'elle fait.

La jeune et charmante comtesse de V..., qui est aussi de la clientèle de madame Minette, vient de recevoir une robe d'un goût nouveau et charmant: elle est de taffetas gris acier; le corsage est coupé au milieu par un plastron

de velours noir brodé de soie et de jais extrêmement fin; cette broderie remonte en bretelle très-étroite sur les épaules, et est exactement reproduite par derrière; la manche est ornée d'un jockey à deux pointes couvert de la même broderie que le corsage; le bas de la manche a des pointes plus larges brodées également et posées en revers; la jupe est garnie de deux quilles de velours bifurquées en pointe par le bas, et brodées de la même manière avec un art remarquable.

Madame Minette a fait dernièrement une autre robe également charmante : elle est en taffetas gros bleu, très-épais, ornée de deux quilles compliquées et charmantes; le fond de la quille est en velours noir, sur lequel passent en long et en large des guirlandes de velours épinglé de fines fleurs, comme les fleurs de Saxe, sur fond blanc; ces guirlandes forment des quadrilles inégaux, comme des quadrilles d'écossais, et sont de nuances diverses et délicieuses. Le corsage est à fichu carré, garni des mêmes guirlandes et d'un petit effilé de chaque côté de la guirlande; la manche est ouverte, carrée, avec un jockey formé d'une guirlande, et garni d'effilés; tout le tour de la manche est orné de même. Une autre robe, distinguée et magnifique, était destinée à madame la duchesse de D... : elle est en lampas vert et noir, sans aucune garniture sur la jupe; le corsage a une très-petite basque, garnie d'une riche passementerie et d'une frange de chenille et de jais très-longue; les manches sont entièrement fermées, ornées, depuis le haut jusqu'en bas, de chevrons de même passementerie terminée par un bouton de soie et de jais; elles ont un revers également orné de chevrons de passementerie terminés par ces passementeries molles, moitié glands, moitié boutons, que l'on introduit aujourd'hui dans beaucoup d'ornements, où ils produisent un excellent effet. Madame Minette en pose quelquefois deux séries au bord des volants des robes unies, et elle obtient un ensemble très-original en posant ces passementeries d'une couleur différente de la robe, quoique ne tranchant pas trop, car les nuances trop éloignées les unes des autres doivent toujours être bannies de la toilette d'une femme distinguée, comme ennemies déclarées de l'harmonie, cette loi du bon goût.

L'heureuse imagination des dames Mourée a produit en nouveautés d'automne une quantité de choses réellement charmantes; il faut de semblables accessoires pour accompagner dignement les magnifiques robes qu'on porte maintenant en toutes circonstances. Leurs différents modèles de manches sont tous extrêmement gracieux sans être trop compliqués; elles ont gardé la forme à bouillons et volants indispensables quand on porte le bras découvert, et l'ont ornée de petits velours épinglés qui, disposés au bord des dentelles ou semés en nœuds mignons, donnent un air paré à la plus modeste dentelle et lui ajoutent une élégance parfaite. La manche *abeille* porte son nom avec une justesse absolue : ce sont réellement des petites mouches de velours

ponceau qu'on aperçoit nichées dans tous les plis de ces deux beaux bouillons de tulle qui couvrent le bras sans le cacher; la manche *sultane* en tulle point d'esprit porte des traînées de petits velours orange qui se croisent, en laissant entre eux juste la place de poser un nœud mignon du plus charmant effet. Par une innovation fort bien entendue, les dames Mourée reproduisent à l'intérieur de leurs manches l'ornementation extérieure en plus petit, de façon seulement à accompagner le bras qui d'ordinaire paraissait un peu nu et un peu mince en sortant de ce vaste entonnoir de dentelle où on l'enferme aujourd'hui; les cols qui doivent accompagner ces nouvelles formes sont ornés de dentelle et de nœuds qui reproduisent exactement les jolis motifs des manches. Pour toilettes plus négligées, mesdames Mourée font des manches fermées avec un haut poignet mousquetaire qu'elles façonnent avec des rangs de guipure s'alternant avec de minces velours noirs; un petit bouillon rond termine la manche près de la main; le col de cette toilette est fait à revers et à plastron, fermé devant, et couvrant tout le corsage en pointe comme un demi-canezou; les guipures s'étaient là encore, coupées par le velours noir, et produisent un effet très-nouveau. Les dames Mourée ont imaginé bien d'autres modèles tous fort séduisants, elles ne se sont pas bornées aux cols et aux manches, elles ont créé des coiffures de demi-toilette et de négligé où se retrouve tout leur goût; aussi ce joli magasin du *Lis dans la vallée* est-il en ce moment le rendez-vous de quantité de belles dames pressées de renouveler de la manière la plus heureuse leur assortiment de lingerie de fantaisie.

Puisque les femmes sont destinées, selon toute probabilité, à porter encore longtemps les immenses jupes actuelles, il est bon de leur indiquer le moyen de les porter de la manière la moins gênante possible; on a tenté beaucoup d'essais pour atteindre ce but, le plus heureux a été, ce nous semble, les jupons à ressorts d'acier inoxydables de M. Huteau; ces jupons sont légers, solides, d'une extrême souplesse due à la précision des ressorts qui les composent, et, chose rare, ils conservent à la tournure toute son élégance, et même cette individualité à laquelle chaque femme a raison de tenir. Les jupons de M. Huteau sont utiles surtout pendant la saison où nous entrons, où la lourdeur des étoffes rend insuffisant le léger jupon empesé qui soutenait bien les robes d'été, et se trouve entièrement affaissé sous le poids vraiment embarrassant des jupes et des manteaux actuels.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de moire antique noisette à trois volants unis; corsage à basques, garni de mon-

tants de velours appliqué; manches à revers, garnies de velours appliqué. Chapeau de velours épinglé blanc, orné de plumes blanches et bleu de Chine, avec une petite ruche blanche tout autour, et un bouquet de pervenches bleues au tour de tête. Col et manches en application d'angleterre. Bottines de satin noir. Gants de chevreau.

Seconde toilette. — Robe de satin gros bleu, ornée de montants de velours gros bleu posés devant, gros boutons au milieu; les montants se continuant sur le corsage; manches à revers, garnies d'un velours gros bleu. Bonnet de blonde, orné de flots de rubans de velours épinglé citron. Col de mousseline brodée, orné de petit velours citron. Nœud pareil sur le devant. Manches à bouillons fermées. Pantoufles de peau anglaise, brodées de soie noire et d'or. Gants de peau de Suède.

Détails du patron.

Ce pardessus pour petit garçon se fait en drap peluche ou en drap fourrure; on le borde d'un galon noir ou d'un biais écossais; on le double d'écossais ou d'une peluche d'un ton foncé.

Détails du dessin supplémentaire.

N° 1. Col à broder au plumetis sur mousseline. Les doubles lignes formant carreaux se rendent par un cordonnet mat; les ronds sont des pois; les hachures montrent le sens des points dans cette partie du dessin.

N° 2. Manchette assortie au col.

N° 3. Garniture du col qui s'attache sous le bord festonné.

N° 4. Dessin au plumetis pour pièces de chemise. On pourrait en supprimer la moitié.

N° 5. Manche de la chemise.

N° 6. Moitié d'une taie d'oreiller de berceau, entièrement au plumetis.

N° 7 et 8. Bande et entre-deux pour divers objets de lingerie, en broderie anglaise et plumetis. Tous les ronds sont des œillets, le reste est mat.

N° 9. Dessin de porte-cigares, à broder en fine sou-tache d'or ou de soie sur velours ou peau de chevreau.

MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

PLUMES.

M. Breteau, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires.

PARFUMERIES, GANTS ET ÉVENTAILS.

Faguer-Laboullée, 83, rue Richelieu.

TAILLEUR.

Humann, 83, rue Neuve-des-Petits-Champs.

SPÉCIALITÉ DE VÊTEMENTS ET MODES
D'ENFANTS.

Maison Pauline Royer, 486, rue de Rivoli.

MODES.

Mesdemoiselles Romain, 48, rue de la Chaussée-d'Antin.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX
ET LAYETTES.

Madame Payan, 43, rue Vivienne.

ROBES ET MANTEAUX DE COUR.

Maison Fauvet, 4, rue Ménars.

CACHEMIRES FRANÇAIS.

M. Biétry, fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice, 41, boulevard des Capucines.

PORCELAINES ET CRISTAUX,
SERVICES DE TABLE, ETC.

MM. Lahoche et Pannier, maison de l'escalier de Cristal, Palais-Royal, 462 à 464.

JUPONS A RESSORTS EN ACIER, INOXYDABLES.

M. L. Huteau, 72, rue Montmartre.

ALAMONTADE.

(SUITE.)

XXIX.

Ma fortune, la considération et le pouvoir dont je jouissais dans la province ouvraient devant moi la plus belle carrière qu'un homme pût rêver. L'amitié et l'amour complétaient mon bonheur. Ma vie actuelle était un tableau sans ombre, où tout était lumière et couleur de rose.

La mort du grand-père de Clémentine imposa à la famille un deuil qui, à cause des convenances, fit reculer mon mariage de six mois. Cela ne nous troublait guère, nous nous voyions tous les jours, et rien au monde ne pouvait nous séparer.

Le maréchal de Montreval me traita pendant les premiers mois avec une faveur marquée; mais je ne pus jamais prendre sur moi d'avoir avec lui de la confiance, et de répondre avec une entière franchise à sa bienveillance. Il y avait quelque chose de farouche dans sa manière d'être la plus affectueuse, et son sourire semblait toujours presque une menace. Il avait l'esprit fin, mais obscurci de préjugés. Énervé par d'anciens excès de tout genre, il était maladif, plein de peur de la mort, obsédé de folles imaginations et soupçonneux.

Il ne se faisait aucun scrupule des actes les plus arbitraires; d'une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté, il sacrifiait à un caprice le bonheur d'une famille. Enfin il avait des maîtresses. Avec tout cela il était très-religieux. Les moines étaient auprès de lui en grande faveur, et le conduisaient sans qu'il s'en doutât. Il ne manquait jamais la messe, et passait pour un homme d'une piété profonde. Il riait rarement, était presque toujours sérieux et froid, et avait quelque chose d'impuérieux dans son attitude.

Plus j'appris à connaître de près le maréchal, plus j'éprouvai pour lui une aversion secrète.

Dès les premiers jours de mon séjour à Nîmes, je me trouvai entouré de prêtres et de moines. Ils craignaient que je n'exercasse sur le maréchal une influence contraire à leurs projets. Mais ils remarquèrent bientôt combien je le recherchais peu, et ils s'éloignèrent aussitôt. Cependant ils restèrent très-bienveillants pour moi, et firent auprès du maréchal l'éloge de mon caractère, en exprimant seulement le regret que je fusse un homme sans religion.

Les protestants de Nîmes me regardaient comme leur chef et leur protecteur. Ils avaient pour moi une considération extraordinaire qui aurait excité les soupçons du maréchal, quand même il eût été moins disposé à la défiance. Ils devenaient plus hardis dans leurs propos et dans leurs actes. Plus d'une fois j'eus à implorer pour leurs témérités la clémence du maréchal. Mais, loin d'être retenue par de semblables avertissements, leur exaltation alla jusqu'à leur faire engager ouvertement la lutte contre leurs persécuteurs, dans l'espoir secret que je les protégerais. Je leur représentai en vain le danger auquel ils s'exposaient de gaieté de cœur.

« Non, s'écriait mon oncle Étienne, non, où se trouve Dieu il n'y a pas de danger. O mon Colas! ne crains rien des hommes, car Dieu est avec toi. Et celui qui me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaitrai devant Dieu, dit l'Écriture. Le grain de moutarde de l'Évangile lèvera aussi en France, comme sur les rochers de la Suisse et dans les forêts de l'Allemagne; mais il nous faut des hommes comme Zwingli, Calvin et Luther, qui ne tremblent point devant les princes du monde. Sois comme eux, Alamontade, et Dieu sera avec toi! »

XXX.

« Vous n'êtes pourtant pas un hérétique? » me demanda un jour le maréchal de Montreval en me lançant un regard oblique pendant que je plaidais encore pour les protestants. Il repoussa ma requête, et devint dès ce jour plus réservé avec moi.

Je savais combien, en quelque lieu que ce fût, je pourrais peu de chose dans de semblables débats, et combien surtout ma présence à Nîmes, ma charge, la fausse idée de mon influence pouvaient faire de tort aux calvinistes, qui se reposaient sur moi avec une

confiance exagérée. Je me décidai à offrir ma démission. Madame de Sonnes et Clémentine m'en détournèrent seules par leurs prières pendant tout l'hiver. Le maréchal était à Montpellier, et son absence me laissait plus tranquille; mais les protestants devenaient chaque jour plus imprudents.

C'était le dimanche des Rameaux de l'année 1703. Le maréchal, de retour à Montpellier depuis peu, m'avait invité à un grand banquet au château. Je ne me sentais pas bien; cependant je me décidai à y aller.

« C'est demain que je donne ma démission, dis-je en riant le matin à Clémentine. Ta mère dira ce qu'elle voudra. Ce sera fait demain, et alors, Clémentine...

— Et alors? demanda-t-elle.

— Notre union devant l'autel ne sera pas plus longtemps retardée; rien ne nous empêchera d'être tout à notre joie, puisque tu as quitté le deuil aujourd'hui même. Ainsi, dans huit jours tu seras ma femme. Et alors, poursuivis-je, alors le départ! Quittons cette triste ville de Nîmes pour notre nouvelle propriété aux environs de Montpellier. Voici le printemps; nous le passerons à la campagne. »

Ce projet fut résolu et scellé d'un baiser.

A ce moment on m'appela. Je la quittai et descendis. C'était mon oncle qui était venu, et qui voulait me dire un mot en particulier dans ma chambre.

« Colas, me dit-il, c'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux; il faut que tu viennes avec moi.

— C'est impossible, répondis-je, car je suis invité à dîner chez le maréchal.

— Et moi, dit-il d'une voix solennelle, moi je t'invite à la sainte Cène. Il ne s'assoira pas à notre table de grand de la terre; mais nous serons réunis au nom de Jésus-Christ, et il sera au milieu de nous. Nous sommes plusieurs centaines de fidèles, femmes et enfants, qui célébrons ce matin la sainte Cène dans mon moulin, près la porte des Carmélites. »

Je tressaillis.

« Quelle imprudence! m'écriai-je; ne saviez-vous pas que le maréchal est à Nîmes? »

— Nous le savions; mais le Dieu tout-puissant y est aussi.

— Voulez-vous donc, de propos délibéré, vous précipiter dans la misère et la prison? La loi défend de la façon la plus sévère les réunions de ce genre, sous peine de mort.

— Quelle loi? la loi d'un maître périssable. Tu dois obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

A chacune de mes objections, mon oncle opposait une sentence de la Bible. Plus je voyais l'illégalité et le danger de semblables réunions, plus je lui en montrais vivement les conséquences, plus le zèle de mon oncle s'exaltait.

« Jésus était déjà trahi, s'écria-t-il, le traître était près de lui, il savait qu'on s'armait pour se saisir de lui, et il était entouré des horreurs d'une mort certaine, lorsqu'il institua le sacrement de la sainte Cène.

Et nous, nous voudrions être les disciples de Jésus et trembler devant le danger ! Non, jamais, et, quand l'enfer se lèverait en armes, il ne briserait pas nos courages ! »

Mon oncle ne voulut rien entendre ; il me traita de renégat, d'hypocrite, de papiste, et me quitta dans la plus violente colère.

Je revins auprès de Clémentine. Elle avait vu mon oncle, et remarqua son extrême agitation. Elle m'en demanda la cause. Je n'osai pas la lui dire. Au milieu de nos innocentes causeries, j'oubliai mes craintes et mon trouble. Elle m'apprit que sa mère consentait à tous nos projets. Cela me rendit toute ma sérénité. Au près de Clémentine, je m'enivrais de la perspective du bonheur le plus pur et le plus paisible. Je me voyais vivant loin des hommes et de leurs passions, seul avec ma jeune femme, au sein d'une riche nature, de l'amour, de l'amitié et de l'étude.

Combien nous serions alors heureux ! « O Clémentine, lui disais-je, on n'a pas besoin d'un trône pour faire du bien, mais seulement de la volonté d'en faire. Nous pourrions, quoique dans un petit cercle et sans être en vue, devenir bien grands. Nous visiterons ensemble les chaumières des pauvres ; je protégerai encore l'innocence méconnue, et un baiser me récompensera quand j'aurai fait un peu de bien. Notre bibliothèque offrira à notre esprit des trésors inépuisables. Nos harpes rediront le soir, à l'ombre de notre berceau, la pure félicité de deux âmes qui s'aiment. Nous laisserons s'asseoir à notre table les indigents, et nous ferons notre société des malheureux à consoler. Assurément, Clémentine, nous ne regretterons jamais la froide magnificence des palais. Et un jour, ô Clémentine ! rien que d'y penser mon âme est dans le ravissement ! un jour, Clémentine, quand tu seras mère, mère ! ô Clémentine... » Ses baisers interrompirent mes paroles. Tendrement serré dans ses bras et appuyé sur son cœur, nous tressaillions tous deux des plus douces émotions.

A ce moment mon domestique entra, blanc comme un linge et hors d'haleine.

« Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— Monsieur, balbutia-t-il, les calvinistes sont réunis à la porte des Carmélites, dans le moulin de M. Étienne, pour la communion interdite... »

Je frissonnai. Ils étaient donc trahis. « Poursuis, m'écriai-je.

— Le moulin est cerné par les dragons ; tous y sont pris. Pensez seulement que le maréchal de Montreval s'y trouve en personne. Le prédicateur et quelques hérétiques voulaient se sauver par la fenêtre. Mais le maréchal fit un signe, et aussitôt les dragons firent feu.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

VARIÉTÉS.

LE LOUVRE.

Monument imparfait de ce siècle vanté,
Qui, sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

Telles sont les paroles de Voltaire, dans ses stances au Louvre, qu'il composa en 1748. Il a fallu juste un siècle pour répondre à son appel ; mais enfin l'œuvre est accomplie. Ainsi se trouve comblé, après soixante années d'hésitation, le vœu formulé avec tant d'énergie par le comte de Kersaint, au nom de l'Assemblée législative, le 15 décembre 1791.

« Voyez le Louvre ! s'écria-t-il en s'adressant au conseil du département de Paris, ce monument de gloire et de honte ! Que le projet de son achèvement, renouvelé sous chaque règne, présenté à tous les ministres, sollicité vainement par ce que la France a produit d'hommes célèbres dans les arts et dans les sciences, que trois siècles de despotisme n'ont pu conduire à son terme, soit enfin arrêté pour être offert à l'admiration de l'Europe. Ayons la gloire de faire en peu d'années ce que dix rois et cinquante ministres n'ont pu faire en plusieurs siècles. »

Le Louvre est, dit-on, antérieur au règne de Philippe-Auguste ; mais les documents certains qui sont venus jusqu'à nous ne remontent pas au delà de l'an 1204. A cette époque, les terrains qui bordaient la Seine au lieu dit *Lupara* faisaient partie de la seigneurie directe de l'évêque de Paris. Ils étaient contigus à un petit bois à la lisière duquel était la maison du *luparius* ou louvetier de l'évêque.

Philippe-Auguste, trouvant la situation agréable, s'en empara en échange d'une rente de 30 sous parisis qu'il constitua à l'abbaye de Saint-Denis sur la prévôté de Paris, et d'une autre de 20 livres parisis au profit de l'évêque. Celui-ci se réserva, en outre, la juridiction seigneuriale, si bien que, jusqu'au règne de Philippe le Bel, les évêques de Paris furent en possession de faire le procès aux habitants du Louvre.

S'il n'est pas parfaitement authentique que Philippe-Auguste ait posé la première pierre du château, il est positif qu'on lui doit la grosse tour qui devint si célèbre par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire. Ce fut Ferrand, comte de Flandres, qui eut l'avantage de l'inaugurer. Elle lui servit de prison ainsi qu'à Renaud, comte de Boulogne, après la bataille de Bouvines où ils furent pris.

Félibien des Avaux, secrétaire de l'Académie d'architecture, lut, dans la séance du 29 août 1705 de ladite Académie, une description raisonnée des anciens bâtiments du château du Louvre, tel qu'il était avant le règne de saint Louis. Mais ce qui résulte de plus clair de ce travail de recherches nécessairement obscures, c'est qu'on ne sait rien de positif sur les origines de ce palais, que plusieurs anciens historiens se sont plu à faire remonter jusqu'aux rois de la première race. Il n'est cependant pas déraisonnable de croire qu'avant Philippe-Auguste il y avait une forteresse sur l'emplacement du Louvre.

C'est seulement sous le règne de François I^{er} que l'histoire du Louvre sort complètement, d'une manière précise, de la nuit des dissertations archéologiques.

Lorsque Charles-Quint vint à Paris, on lui donna un logement au Louvre; mais ce palais était en si mauvais état que les réparations qu'on y fit en toute hâte suffirent à peine à mettre le royal voyageur à l'abri de la pluie et du vent. Il s'en plaignit en riant, et François I^{er} se promit bien de bâtir un Louvre digne de la monarchie française et des illustres hôtes qu'elle pourrait avoir à héberger. En effet, il ne tarda pas à faire abattre la vieille tour, et fit jeter les fondements de cette partie du palais qui a subsisté jusqu'à nous sous le nom de vieux Louvre, et qui se trouve compris dans le plan actuel.

François I^{er} avait fait venir d'Italie Sébastien Serlio, un des plus grands architectes de son siècle. C'est lui qui eut la conduite des bâtiments de Fontainebleau, où, par parenthèse, il composa les excellents ouvrages d'architecture qu'il nous a laissés. Les architectes français profitèrent si bien de ses enseignements que, plus tard, le roi ayant commandé une espèce de concours pour le dessin de son nouveau Louvre, qu'il voulait entreprendre avec une magnificence d'autant plus grande qu'il avait une blessure d'amour-propre à guérir, ce fut un artiste parisien qui l'emporta à l'exclusion de Serlio lui-même. Le dessin de Pierre Lescot, seigneur et abbé de Clagny, émerveilla la cour et la ville, et le roi adjoignit Jean Goujon et maître Pons à ce grand artiste pour le mettre à exécution.

« La perfection se trouva à un si haut point dans ce premier essai des architectes français, lisons-nous dans la préface de la traduction de Vitruve, que les étrangers mêmes avouent que ce qui a été fait alors au Louvre est demeuré le modèle le plus accompli que l'on puisse choisir pour la belle architecture. Cette préférence si honorable releva tellement le courage de nos artistes, et les porta à s'appliquer avec tant de soin à la recherche des secrets de cet art, qu'ils acquirent assez de réputation pour aller se faire admirer jusque dans Rome, où ils firent des travaux que les Italiens ont reconnus être des chefs-d'œuvre dignes de servir de règle aux plus savants. »

François I^{er} mourut en léguant à son fils le soin de continuer et de finir le Louvre. Henri II ne put accepter

que la première partie du testament artistique de son père. Sous son règne, on vit s'élever l'aile du palais où l'on admire le pavillon de l'Horloge, et une partie de celle qui, du côté du sud, borde le quai de la Seine.

Après la mort de Henri II, Catherine de Médicis fit construire par l'Italien Sambiccio la galerie en retour d'équerre qui fut brûlée depuis, en 1664, et qui occupait l'emplacement de celle qui existe sous le nom de *Galerie d'Apollon*. C'est à titre d'architecte du Louvre que la statue de Sambiccio figure, sous le nom francisé de Chambiche, dans la galerie des hommes célèbres qui bordent les nouvelles constructions.

Au milieu de ces travaux, la reine prit une nouvelle idée, et chargea Philibert Delorme et Jean Bullant de lui bâtir un peu plus loin un palais, hors de la ville, dans un champ occupé par quelques pauvres tuileries. Ces deux architectes terminèrent promptement le pavillon central, les deux pavillons latéraux et celui du bord de l'eau.

Cette fantaisie retarda de trois cents ans l'achèvement du Louvre en effaçant, d'un trait de plume, la nécessité d'en continuer les constructions comme habitation royale.

La part prise par Henri II à l'édification de ce monument est consacrée par cette inscription placée au-dessus de la porte dite des Cent-Suisses :

« Henricus II christianissimus vetustate colapsum refeci, ceptum a patre Francisco I, mortui sanctissimi parentis memor, pientissimus filius absolvit anno a salute Christi M.D.XXXXVIII. »

Charles IX jeta les fondements des bâtiments attenant à la galerie d'Apollon; puis il s'arrêta sans aller plus loin.

C'est ici le cas de réfuter victorieusement cette vieille légende qui assigne à ce roi, dont la mémoire était déjà sans cela suffisamment chargée de méfaits, un rôle odieux dont le théâtre aurait été la fenêtre du pavillon qui fait face au quai Malaquais.

M. Édouard Fournier a démontré, pièces en main, dans son curieux livre de *L'Esprit dans l'histoire*, que le balcon d'où Charles IX aurait tiré sur les huguenots n'existait pas, puisque cette partie du Louvre a été bâtie par Henri IV, et que, d'un autre côté, le balcon couvert d'où l'avocat Barbier, dans son journal, dit que Charles IX a seulement pu tirer, appartenait à l'hôtel du Petit-Bourbon, vis-à-vis la Monnaie, où le roi n'a jamais eu sa chambre. Ce balcon couvert, démoli en 1758, se voit dans un tableau de Van der Meulen, gravé par Heuchtenberg, portant pour titre : *Marche du roy accompagné de ses gardes, passant sur le pont Neuf, et allant au palais*.

Henri III, à son tour, attacha son nom au palais du Louvre : il acheva l'aile du sud, et fit commencer l'aile orientale.

L'édification des Tuileries, en détournant pour un temps l'intérêt qui s'attachait à l'achèvement du Lou-



LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la M^{me} Moquette, Chapeau et Coiffure de M^{me} Delourpe, Lingerie
de M^{me} Colas, Corsets de M^{me} Vigouroux, Gants et Parfums de Sager Laboullée.*

Ayuntamiento de Madrid
Bureau du Journal, 20, rue Bergère.

vre, devait imposer d'immenses modifications au plan primitif.

Henri IV le comprit, et il eut la pensée de relier les deux palais par une immense galerie, dont l'exécution fut confiée à Ducerceau, et plus tard à Dupeirac.

Depuis la mort de Henri IV jusqu'au règne du cardinal de Richelieu, les constructions furent interrompues. Richelieu monté au pouvoir donna à Lemercier la mission de terminer le Louvre. Lemercier reprit les plans de Pierre Lescot et doubla les ailes commencées, de manière à donner au plan la figure d'un carré parfait. Il parfit l'aile de l'ouest, fit celle du nord sur le même modèle, et la conduisit à peu près à la moitié. C'est encore à lui qu'on doit le gros pavillon qui couronne l'entrée du côté de l'ancienne rue Froidmanteau; il en compléta la décoration avec les magnifiques cariatides de Pierre Sarrazin.

À la mort de Louis XIII, les travaux du Louvre furent abandonnés de nouveau, et on ne les reprit avec activité que vers 1660. Le Vau, architecte du roi, succéda à Lemercier, et crut devoir adopter ses plans. Dans cette vue, il acheva l'aile du nord, avança celle du sud, et il allait entreprendre celle de l'est, lorsque la chute de Fouquet renversa tous ses projets.

Louis XIV avait la noble ambition de faire mieux que ses prédécesseurs : il voulut achever ce superbe édifice sur un dessin plus grandiose que celui qu'ils avaient adopté. Colbert semblait né pour le comprendre, et plus encore pour lui suggérer des idées nouvelles et d'une grandeur inaccoutumée.

En conséquence, il commença par exhausser les deux ailes latérales d'un troisième ordre plus élevé que l'attique qui régnait sur toutes les parties antérieurement construites, et cela pour donner plus de noblesse à cette majestueuse architecture, sauf par la suite à en faire autant partout.

Louis XIV, quoi qu'on en ait dit, caressait le désir d'aller un jour s'établir au Louvre. Mais le Louvre, tel qu'il était, n'avait pas d'entrée monumentale; cela se trouvait peu d'accord avec son goût naturel pour l'apparat. D'ailleurs il fallait bien justifier les éloges et les ingénieuses flatteries des poètes à la solde de la cour.

N'avait-on pas affiché tout récemment sur les nouvelles constructions de doubles madrigaux, latins et français, dont les vers tournés sur le ton le plus emphatique, avaient agréablement chatouillé la vanité royale?

Voici la version française de ces pièces :

Un si grand roi peut-il avoir
Une maison qui soit plus grande?
Une maison si grande aussi peut-elle avoir
Un plus grand roi qui la commande?

De cette ample maison, les charmes inouïs,
* La font passer pour ville, et la ville pour monde.
L'une et l'autre en grandeur, n'eut jamais de seconde,
Et ne le cède qu'à Louis.

La troisième va encore plus loin : Nicolet n'est pas l'inventeur du « plus fort en plus fort. »

Nos neveux, en voyant ce palais sans pareil,
Ne s'étonneront pas..... c'est celui du soleil.

Louis XIV ne crut pas devoir conserver à le Vau la direction purement artistique des travaux du Louvre. Le Vau était un excellent praticien, mais il manquait de goût et d'invention, deux défauts également antipathiques au grand roi. Il jeta naturellement les yeux sur François Mansard, qu'il estimait fort; mais François Mansard, par excès de modestie sans doute, n'était pas persuadé que son maître le jugeât en connaissance de cause. Il ne voulut accepter la mission importante et délicate qu'on lui offrait qu'à la condition expresse d'avoir la liberté de refaire ce qui lui paraissait défectueux dans l'exécution. Cette défiance de lui-même pouvait induire le trésor royal en dépenses exagérées; elle le fit exclure.

On eut recours à l'expédient ordinaire quand on manque d'artistes que recommande un talent exceptionnel. On ouvrit un concours, tandis que, d'un autre côté, on écrivait à Nicolas Poussin pour l'avertir qu'il serait chargé d'organiser, à Rome, avec l'aide des plus célèbres architectes de l'Italie, une enquête sur les dessins qu'on avait le projet de lui envoyer.

C'est Claude Perrault, commis des bâtiments et docteur en médecine, qui écrivit la lettre; mais elle n'eut pas de résultat. Il y avait alors à la cour un certain abbé Benedetti qui était entré fort avant dans les bonnes grâces de Colbert. Cet abbé, voyant la tournure que prenaient les affaires, prononça devant le ministre le nom du cavalier Bernin, et mit celui-ci si fort au-dessus des autres artistes de l'Italie que Colbert s'empressa d'offrir au roi de faire venir cet homme incomparable.

Louis XIV, dans son enthousiasme, eut la condescendance d'écrire de sa propre main à l'auteur de la colonnade de Saint-Pierre. « Seigneur cavalier Bernin, lui écrivait-il, je fais une estime si particulière de votre mérite, que j'ai un grand désir de voir et de connaître une personne aussi illustre, pourvu que ce que je souhaite se puisse accorder avec le service que vous devez à notre saint père le Pape, et avec votre commodité particulière, etc. »

Il était difficile de résister à une pareille invitation; aussi le Bernin ne se fit-il pas trop prier.

On le reçut en France et on le traita partout, sur son passage, avec la même pompe que pour un prince du sang. M. de Chambray de Chantelou fut envoyé au-devant de lui, accompagné de plusieurs officiers de la maison du roi. On le logea à Paris, à l'hôtel de Fontenac, et le 4 juin 1665 il fut admis à saluer le roi.

Après toutes ces ovations, il arriva que les dessins du Bernin ne plurent pas, et qu'il ne donna aucun avis favorable sur ceux du concours qu'on lui soumit.

Colbert, d'accord avec Louis XIV, prit alors le parti

de remercier le cavalier Bernin, et de l'indemniser généreusement.

« La veille de son départ, dit Perrault, je lui portai moi-même, et dans mes bras pour lui faire plus d'honneur, 3,000 louis d'or en trois sacs, avec un brevet de 12,000 livres de pension par an, et un de 4,200 livres pour son fils. On lui promit 3,000 louis d'or s'il voulait rester; 6,000 livres pour son fils et autant au seigneur Mathias, son élève; 900 livres au sieur Jules; 600 livres au sieur Côme, camérier, et 500 livres à chacun de ses estafiers; et, en cas que le sieur Mathias demeurât seul, on lui promit 12,000 livres par an. »

Le Bernin avait une outrecuidance et une vanité qu'on rencontre quelquefois chez quelques artistes sans éducation, sans grande instruction, et fiers au dernier point d'un certain don naturel, d'une facilité qu'ils prennent volontiers pour du génie. Les forfanteries du Bernin confrontées avec ses plans très-médiocres, qu'il exaltait avec une emphase toute méridionale, indisposèrent promptement tous ceux qui eurent des relations avec lui.

Les Mémoires de Perrault en donneront une idée. Un jour, dans le feu de la discussion, Colbert ne put contenir la mauvaise humeur que lui inspiraient les vantardises de l'artiste napolitain : « Peste soit du b...., qui pense nous en faire accroire ! » s'écria-t-il, et il se décida à l'éconduire honorablement. C'est seulement alors qu'on préféra à ses projets, plus fastueux que grands, ceux de Claude Perrault.

Le Bernin avait vu, chez Colbert, les dessins de cet habile homme, et comme le ministre insistait en les lui montrant pour savoir au juste ce qu'il en pensait, — car Colbert avait au fond quelque défiance de cette architecture de médecin, — le Bernin dit d'un ton piqué : « Puisque vous avez un architecte, pourquoi m'avoir appelé ? » Quelques biographes, malgré les témoignages des contemporains, ont voulu voir dans cette parole un hommage rendu au génie, et une glorieuse marque de la modestie du Bernin; mais il n'y avait là en réalité, et Colbert ne voulut y voir qu'une piqure mal déguisée de l'envie. Convaincu dès lors de ce qu'il désirait savoir, il présenta les plans de Perrault à Louis XIV.

On a dit que le Bernin, après avoir vu ces plans, avait pris spontanément le parti de retourner en Italie. Cela ne serait pas impossible, puisque, de l'aveu même de Perrault, le roi lui fit offrir des sommes considérables pour rester à Paris.

Il ne partit pas du reste sans laisser un ouvrage de sa main qui gardât pour la postérité le souvenir de son passage. Il exécuta un buste en marbre de Louis XIV, et, par une flatterie dont les artistes de son pays ont été souvent prodigues, il fit graver sur le socle un quatrain italien dont voici le sens en français :

« Il faudrait un magnifique piédestal pour le buste de ce grand roi, mais où le prendre? Le monde entier, pour un tel monarque, serait une base insuffisante. »

Voilà donc Claude Perrault chargé de faire exécuter l'un des plus beaux édifices qui aient jamais pu exercer l'inspiration d'un architecte. On lui adjoignit le peintre Lebrun pour diriger la partie de l'ornementation, et le Vau pour conduire les travaux.

Avant le départ du Bernin, il y avait eu entre les *muratori* italiens, amenés par cet architecte, et les maçons français, une lutte assez intéressante. Le Bernin prétendait que la maçonnerie parisienne ne valait rien; qu'il fallait entasser les moellons dans les fondations sans les poser par assises, et les mouiller avant de les employer.

On fit l'essai des deux méthodes sur la place du palais Mazarin. Il consista dans des murs de fondation de six pieds de haut, surmontés d'une voûte. L'hiver ayant passé sur les deux ouvrages, la voûte italienne tomba d'elle-même après le dégel, et la voûte française demeura ferme et solide sur ses bases.

Le Bernin avoua qu'il n'avait pas pensé à la gelée; il se croyait à Naples ou à Rome.

Les travaux du Louvre recommencèrent alors avec la plus grande activité, et ne s'arrêtèrent plus qu'à la mort de Colbert; mais à cette époque, funeste pour le monument, Versailles absorba Paris, et toutes les pensées du roi se tournèrent vers ce nouveau palais, que seul il avait conçu, et que seul il voulait achever.

Lorsque Perrault eut accompli son chef-d'œuvre, ses ennemis s'appliquèrent à le dépouiller du mérite de l'invention au profit de le Vau et de son élève Dorbay. Boileau se chargea de répandre ce méchant bruit, ce qu'il fit dans ses réflexions critiques sur Longin; mais il se dédit depuis de cette fausse inculpation, qui est d'ailleurs suffisamment réfutée par Basnage, auteur contemporain, et par M. de Boffrand, qui a certifié avoir eu entre les mains tous les plans de la colonnade signés de Ch. Perrault.

D'ailleurs, lorsque Charles Perrault plaça son frère, comme auteur du Louvre, dans son livre des *Hommes illustres*, combien de voix ne se seraient pas élevées, celles de le Vau et de Dorbay entre autres, pour protester contre une assertion qui les aurait dépouillés de la meilleure part de leur gloire!

Il résulte de la lecture du journal de M. de Chambray de Chantelou que ce fut seulement le 14 mai 1667 que Louis XIV, étant à Saint-Germain en Laye, se décida pour le plan de Perrault. Le 18, Colbert ayant assemblé tous les officiers des bâtiments, leur fit voir le dessin, et leur annonça qu'il serait exécuté par MM. Perrault, Lebrun et le Vau. Il ordonna qu'il en serait fait un modèle en bois, et trois copies pour être mises entre les mains des trois artistes associés, afin qu'ils pussent travailler tous trois de concert.

Sous Louis XV, on reparla du Louvre; mais, le croirait-on? ce fut pour le démolir. Une compagnie de spéculateurs, — on en trouve à la tête de toutes les énormités, proposa au cardinal de Fleury d'abattre les bâtiments élevés à si grands frais par sept rois succes-

sifs, afin d'en vendre les matériaux. On lit dans l'*Ombre de Colbert* : « Cette extravagante proposition fut écoutée, mise en délibération, et allait passer tout d'une voix, lorsqu'un membre de cette digne assemblée osa demander quel Français serait assez audacieux pour se charger d'une telle entreprise? Que, s'il s'en trouvait un, il pouvait espérer d'être déchiré par tous les citoyens au premier coup de marteau qu'il y ferait donner. »

Le recueil des *Observations sur les arts*, publié en 1748, dit à ce sujet : « Sous la régence, une compagnie de soi-disant architectes importuna longtemps la cour pour obtenir la démolition du Louvre, qu'elle proposait comme avantageuse. Il est bien dommage que le mémoire contenant la demande de cette compagnie se soit égaré. Ce morceau, qui devait être curieux par les motifs colorés du bien public qu'on y alléguait, eût trouvé son usage dans l'histoire des arts. »

Sous Louis XV, il y eut quelques projets présentés, mais peu de besogne faite. La plupart des plans de cette époque tendaient au rapetissement du palais. Ce gouvernement aux idées étroites et mesquines voulait bien achever, mais achever en diminuant.

En 1746, on s'avisa de bâtir au milieu de la cour du Louvre une maison à plusieurs étages et en pierres de taille.

« Cette insulte qui vient d'être faite tout récemment à ce palais, dit la Font de Sainte-Yenne dans ses *Réflexions sur les causes de l'état présent de la peinture*, etc., afflige les bons citoyens. On espère du zèle de M. de Tournehem qu'il emploiera son autorité pour faire disparaître cette monstruosité. »

Ici finit l'histoire de l'ancien Louvre. Ce qui s'est fait depuis appartient à notre siècle, et personne ne l'ignore.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE.

PETIT COURRIER.

* * Une des femmes les plus distinguées de notre temps, madame de Swetchine, vient de mourir en son bel hôtel de la rue Saint-Dominique. Le salon de madame de Swetchine n'était pas un salon exclusivement politique, comme celui de sa compatriote madame la princesse de Lieven; il était à moitié politique et à moitié mondain, et encore la politique s'y montrait-elle plutôt sous la forme des idées religieuses.

Le salon de madame de Swetchine était l'un des plus distingués de Paris, l'un de ceux où l'on ambitionnait le plus d'être admis, car on ne pouvait s'y faire admettre que par des titres réels et personnels. L'aristocratie des manières et de la naissance, l'aristocratie de l'esprit, l'aristocratie du talent, donnaient seules

accès dans ce salon envié. Madame de Swetchine avait été l'amie des comtes Joseph et Xavier de Maistre, et on eût dit que son esprit avait gardé quelque chose de chacun de ces deux grands esprits : elle avait à la fois la vigueur de pensée, la chaleur de convictions de Joseph, et la grâce élégante, l'humour aimable de Xavier. Cette tournure d'esprit, elle l'avait pour ainsi dire communiqué à ceux qui fréquentaient son salon, un de ces salons à la fois débris de l'ancien régime et créateurs du nouveau. Son influence était réelle, son autorité sensible. Il y a plusieurs années surtout, il a contribué à diriger l'opinion, l'esprit littéraire.

Dans ces derniers temps encore on y trouvait beaucoup de gens d'esprit; la causerie y était instructive et attrayante. On s'y occupait de littérature; madame de Swetchine disait elle-même, en parlant de ces conversations :

— On vient entendre chez moi ce qu'on n'a pas le temps de lire.

Ces dernières années, madame de Swetchine les a passées doucement, entourée de respect et d'affections. Elle revoyait avec joie ses amis de tous les temps, elle les charmait par de délicieux entretiens. Peu de personnes ont parlé et écrit avec une pureté plus parfaite la langue française; elle avait été longtemps en correspondance avec Joseph de Maistre. Un grand nombre des lettres imprimées dans la correspondance de Joseph de Maistre lui étaient adressées.

Sa parole spirituelle était vive et colorée, sa diction, comme celle des bons esprits, était profondément individuelle. Elle avait une pureté de goût, une propriété de termes, un imprévu dans le ton tout à fait remarquables; sa conversation était un mélange de finesse et d'élégance, de vivacité piquante, de verve bienveillante. Elle ne sentait rien à demi et ne disait rien faiblement. Son langage était précis, animé, pittoresque même; elle avait le grand art, si rare chez les femmes mêmes et encore plus rare chez les hommes, d'exprimer d'un trait vif et de fixer ainsi les sensations les plus fugitives. Et cependant elle se défiait beaucoup de l'imagination; elle cherchait toujours à mettre ses amis en garde contre la leur, qu'elle appelait, en souriant, leur charmante ennemie.

Elle jugeait avec une singulière sagacité les hommes les plus remarquables. Elle admirait le talent facile et net de M. Thiers; mais elle blâmait vertement sa politique.

Je pourrais citer d'elle un grand nombre de mots dans lesquels elle résume ainsi par un trait le caractère d'un homme.

Elle avait trop d'esprit pour ne pas être bonne. Les esprits médiocres seuls sont méchants. Charitable à l'excès, elle était connue de tous les pauvres du quartier du Gros-Caillou, dont son hôtel était voisin.

Madame de Swetchine était d'une grande piété, mais d'une dévotion sympathique et chaleureuse qui

tournait au profit de tous ceux qui l'entouraient. Tous les jours elle entendait la messe dans la petite chapelle de son hôtel, chapelle bien connue, où se sont célébrés bien des mariages aristocratiques du faubourg Saint-Germain. On ambitionnait beaucoup le privilège de se marier dans cette chapelle, qui avait la réputation de porter bonheur. Madame de Swetchine en était heureuse, et bien souvent, en montrant deux époux heureux, aimants, formant un ménage modèle, elle disait :

— Voilà des enfants de ma petite paroisse.

Madame de Swetchine laissera dans le monde de durables regrets et un long souvenir. — C'est une véritable grande dame de moins.

* * Au commencement de 1829, M. de Martignac avait eu la pensée de créer un théâtre exclusivement consacré à la représentation des chefs-d'œuvre de tous les théâtres étrangers, traduits en vers ou en prose.

Shakspeare, Schiller, Goethe, Manzoni, Alfieri, Calderon, Lope de Vega et tant d'autres devaient ainsi devenir familiers aux Parisiens trop portés à s'en tenir à la littérature nationale. On aurait en outre joué des pièces de jeunes auteurs français, mais seulement des pièces en un acte et en vers.

Déjà le privilège de ce théâtre était accordé, déjà les fonds nécessaires étaient prêts chez un banquier, déjà quelques auteurs s'étaient mis au travail pour composer le nouveau répertoire. Malheureusement le ministère Martignac tomba, et l'idée d'un théâtre étranger fut abandonnée.

L'un de nos poètes les plus élégants et les plus distingués, M. Émile Deschamps, avait traduit pour le théâtre de M. de Martignac le *Roméo et Juliette* de Shakspeare. Depuis lors, il a travaillé cette œuvre avec amour, la polissant sans cesse et la repolissant. Aujourd'hui, cette traduction est la plus exacte et en même temps la plus poétique et la plus indépendante qui ait été faite.

Cette traduction va être représentée à l'Odéon. Elle passera dans les premiers jours de décembre. La première représentation sera une véritable solennité. On y jouera l'introduction du *Roméo et Juliette* de Berlioz, et c'est M. Berlioz qui, pour cette fois seulement, conduira l'orchestre.

* * Dernièrement, dans un salon où se trouvaient réunis plusieurs étrangers de distinction, on vint à parler, à propos du livre de M. de Mortemart, la *Vie élégante de Paris*, des divers usages de civilité puérile et honnête dans toutes les nations, et notamment des formules de salutation. Un jeune secrétaire d'ambassade appartenant à une nation orientale prétendait que ces formules, en apparence insignifiantes, donnaient une idée très-exacte du caractère des nations qui les emploient.

En Orient, ces formules ont toutes une tournure biblique, sereine, patriarcale. On y reconnaît l'immo-

bilité de ces nations pastorales et guerrières, restées en dehors de tous les progrès de l'humanité. Presque toutes ont pour point de départ le sentiment religieux, et presque toutes souhaitent la paix à celui à qui elles s'adressent. Le mot salut vient de l'arabe *salem* ou *shalum*, paix. On retrouve ce mot dans Jérusalem.

L'Arabe salue ainsi : — « Puisse ta matinée être bonne ! » — « Que Dieu t'accorde ses faveurs ! » — « Si Dieu le veut, tu es bien. » Comme le fatalisme se devine dans cette dernière formule.

Les Turcs saluent souvent en disant : « Puisse ton ombre ne pas s'éloigner de nous ! » — « Puisse ton ombre ne jamais diminuer. » Voilà des saluts qui ne peuvent être prononcés que dans les pays du soleil. Un Anglais n'aura jamais l'idée de vous souhaiter une belle ombre.

Le climat de l'Égypte est fiévreux. La transpiration y est nécessaire à la santé. Aussi l'Égyptien qui vous rencontre vous demande : « Comment va la transpiration ? »

« Avez-vous mangé votre riz ?... Votre estomac est-il en bon ordre ? » vous demande le Chinois en vous abordant. Inquiétude touchante qui ne peut être comprise que chez un peuple gourmand.

« Réjouis-toi ! » vous dit le Grec moderne à peu près comme le disait le Grec ancien. Salut charmant qui ne peut éclore que dans cette riante contrée.

Les Romains, ceux d'autrefois, robustes, infatigables, laborieux, avaient des saluts énergiques, exprimant la force et l'action. *Salve*, sois fort, sois en bonne santé ; et *Quid agis ?* que fais-tu ?

Les Génois du moyen âge disaient *Sanità et guadagno* (santé et gain), salut de peuple actif et commerçant.

Le Napolitain dévot vous dit : *Crescite in santità*, « Croissez en sainteté ; » et le Piémontais : « Je suis votre esclave. » — Le *Come sta* de presque toute l'Italie indique la nonchalance, le far niente.

L'Espagnol grave, hautain et nonchalant, vous souhaite *Buenas tardes, senores !* (Bonsoir, seigneurs !) à quoi on répond : *A la orden de Vd* (prononcez *de usted* pour *de Vuestra Merced*), aux ordres de Votre Seigneurie. Cet autre salut espagnol : *Vaya Vd con Dios, señor caballero !* (Allez avec Dieu, seigneur !) indique le mélange du respect de soi et du sentiment religieux.

La salutation ordinaire de l'Allemand est *Wie geht's* (Comment va-t-il ?). Cet *il* a quelque chose de vague qui indique le caractère rêveur de l'Allemand. — Pour dire adieu, l'Allemand dit : *Leben sie wohl* (Vivez bien), formule qui indique sa nature pacifique et amie des douceurs de l'existence.

Le Hollandais voyageur vous demande : *Hoe vaart's-ge ?* (Comment voyagez-vous ?). Le Suédois vous demande : *Hur mar ni ?* (Comment pensez-vous ?), qui indique l'activité, tandis que le Danois, plus placide, emprunte la formule allemande : *Lev-vel* (Vivez bien).

Une des formules des Polonais est *Czy vesel?* (Es-tu gai?).

Les Anglais ont la formule : *Good bye*, corruption de *Good be with ye* (Dieu soit avec vous), et quelques autres; mais celle qui caractérise le mieux le caractère anglais c'est le *How do you do*. Comme l'activité anglaise est peinte dans cette demande, où le mot faire est répété deux fois : *Comment faites-vous faire?* Rien de plus caractéristique, de plus vif, de plus remuant.

Le *Comment vous portez-vous?* des Français est également caractéristique. Le Français est plus actif que laborieux, plus ardent, plus passionné qu'occupé. Aussi pour lui le principal n'est pas de faire, c'est d'aller, de se porter, de se montrer. Il y a dans ce mot : *Comment vous portez-vous?* quelque chose qui caractérise la démarche, l'air ouvert, le visage affable.

On pourrait pousser plus loin cette étude sommaire, qui ne manque certainement pas d'intérêt.

*** Le nommé James Lambert vient d'accomplir à Boston un exploit de marche qui efface incontestablement tous les précédents en ce genre; il a marché 4,000 milles en 4,000 heures consécutives.

Cette tâche prodigieuse, commencée le 28 juillet à dix heures du matin, s'est terminée mardi 9 septembre à deux heures après minuit. Comme toujours, de nombreux paris s'étaient engagés pour et contre, et quelques heures à peine avant le dernier mille parcouru nombre de personnes soutenaient que le marcheur n'irait pas jusqu'au bout. Il lui a fallu, en effet, une rare vigueur physique, et plus encore une incroyable énergie de détermination pour ne pas abandonner la partie. Depuis quinze jours déjà, tel était son état de fatigue, que ses amis désespéraient de lui. Dans les dernières journées, il ne marchait plus qu'en chancelant et dans une sorte de stupeur somnambulique. Au début, il parcourait son mille en dix ou douze minutes; mais vers la fin, il lui fallait de vingt à vingt-cinq minutes, et cela aggravait encore sa fatigue en diminuant d'autant les moments qu'il pouvait consacrer au repos entre chaque épreuve.

On évalue à 2,000 dollars le bénéfice que Lambert retirera de cet exploit; en revanche, il y a perdu quatorze livres de son poids, et est sorti de là dans un épuisement qui exigera les plus grands ménagements. Les médecins lui ont interdit de goûter plus de trois heures de repos de suite, et lui ont ordonné de prendre un exercice régulier à chaque réveil.

(*Courrier des États-Unis.*)

*** Un des premiers fabricants de soieries de Lyon vient de terminer un grand travail qui témoigne de la supériorité de l'industrie française. Il ne s'agit de rien moins en effet que de la tenture qui doit orner la Salle Saint-Georges du palais impérial de Saint-Petersbourg.

Cette tenture se compose de vastes panneaux de velours rouge de cinq mètres de haut sur trois ou quatre

de large. La bordure est en feuilles de chêne brodées à la main. Aux quatre angles de chaque panneau sont des médaillons avec le chiffre de Pierre le Grand. Les panneaux sont semés d'écussons aux armes de la Russie. Au centre de chaque panneau est un écusson beaucoup plus grand que les autres; il a un mètre cinquante centimètres de hauteur.

Ces écussons sont tissés dans l'étoffe et d'un effet réellement merveilleux. Les aigles sont dessinés dans le tissage avec une netteté, un modelé extraordinaires; toutes les plumes sont dessinées avec une légèreté extrême; aucun détail n'est omis. Avec un pinceau on n'aurait pas pu obtenir plus d'exactitude et de précision. Les détails si compliqués des armoiries, les lambrequins, le collier, le Saint-Georges à cheval, tout est rendu avec le même bonheur. C'est un véritable chef-d'œuvre d'art et d'industrie que ce beau travail, dont le prix est très-considérable. Le nombre de ces vastes panneaux est de douze. (*Patrie.*)

*** Un fait des plus rares dans les annales de l'état civil a eu lieu dernièrement à Versailles. Il y a un an environ, deux frères épousaient le même jour les deux sœurs, et il y a quelques jours ils se présentaient tous deux à la mairie pour déclarer que la femme de chacun était accouchée le même jour.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-ITALIEN : rentrée de madame Alboni. — OPÉRA-COMIQUE : reprise de *Jeannot et Colin*, opéra-comique de Nicolo. — THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL : *Triplet*, vaudeville en un acte de MM. Pol Mercier et Clairville. Le *Secrétaire de madame*, un acte par MM. Labiche et Marc Michel.

Madame Alboni est rentrée au Théâtre-Italien par ce rôle de *Cenerentola* pour lequel elle semble si peu faite, et qui est cependant un de ses triomphes; personne n'a peut-être encore chanté comme elle ce finale éblouissant, où les vocalises se succèdent avec une rapidité et un éclat qui rappellent les fusées d'un feu d'artifice; tout a été dit à propos de cette voix merveilleuse, qui défie la difficulté avec le calme suprême de la puissance sûre d'elle-même. Madame Alboni n'est pas une cantatrice, un produit de la nature, de l'étude et d'efforts longtemps renouvelés, elle est le chant lui-même, sa personnification la plus complète; elle chante comme on respire, et c'est à cette prodigieuse organisation qu'elle doit l'effet qu'elle produit; c'est un talent sans égal parce qu'il possède ce qui ne s'acquiert pas dans l'art : la sérénité et la souveraineté. Inutile d'ajouter que le retour de Cendrillon a été une fête pour ce pu-

blic des Italiens, qui l'a couverte de fleurs et de bravos, et qui semblait plus heureux qu'elle de cette belle soirée. M. Belart, un nouveau ténor, a chanté le rôle de Ramire avec grâce, et y a fait remarquer l'extrême souplesse d'une voix d'un timbre charmant. Malheureusement M. Zucchini reste bien loin de l'inimitable Lablache-Magnifico. Le fameux duetto « Zitto, zitto, piano, piano, » a été couvert d'applaudissements, et c'était justice; mais aussi quelle musique!...

Avant de quitter le domaine de l'harmonie, mentionnons deux faits d'importances très-diverses : à l'Opéra-Comique, la reprise de *Jeannot et Colin*, et les répétitions à l'Opéra de la *Magicienne* de M. Halévy qui touchent à leur fin. *Jeannot et Colin*, récemment exhumé des œuvres de Nicolo, est un opéra-comique dont le scénario, emprunté à la *Morale en action* bien plutôt qu'à Voltaire, appartient au genre fade et prétentieux, — le pire des genres ennuyeux; — les personnages semblent copiés sur les gravures en taille-douce d'un recueil destiné à des petites filles de douze ans; ils sont faux et vulgaires, et parlent le style nauséabond de M. Étienne dans ses plus mauvais jours. Le poème, — puisque cela se nomme ainsi, — a sans doute eu une mauvaise influence sur le musicien, car on ne retrouve dans la partition qu'un reflet bien faible de l'entrain et de la grâce qui ont fait le succès de *Joconde*. Cette nouvelle exhumation a servi à constater que la musique de cette époque a beaucoup vieilli, ou plutôt que les grands musiciens qui se sont succédé depuis : Rossini, Weber, Meyerbeer, et tant d'autres, nous ont rendus plus difficiles. Cependant il est bien chanté, ce maigre opéra, par mesdemoiselles Lhéritier et Henrion, et par M. Coudere, qui trouve moyen d'être un Colin naïf et amusant, sinon très-harmonieux.

Les répétitions de la *Magicienne*, opéra en cinq actes de MM. de Saint-Georges et Halévy, continuent avec la plus grande activité; bientôt les quatre premiers actes de cet important ouvrage seront mis au théâtre. Les artistes chargés des principaux rôles, Gueymard, Bonneheé, Belval, mesdames Borghi-Mamo, Lauters, Delisle, apportent un zèle extrême à ces répétitions, et la nouvelle partition de M. Halévy, qui révélera, dit-on, sous une nouvelle face, et dans une nouvelle manière, le talent créateur de l'auteur de la *Juive*, excite chaque jour plus d'enthousiasme chez ses exécutants.

Cet ouvrage, dont le sujet est à la fois dramatique et féérique, est monté par l'administration de l'Opéra avec une splendeur inouïe, et qui, dit-on, laissera bien loin derrière elle toutes les merveilles connues à ce théâtre:

Nous sommes en retard avec deux ou trois jolies petites pièces du Palais-Royal et des Variétés, qui ont fait leur apparition si près d'autres nouveautés que nous n'avons pu en rendre compte; citons d'abord *Triolet*, un acte très-gai de MM. Clairville et Pol Mercier, où l'on voit, au milieu d'incidents très-bien conduits, un pauvre garçon qui commence par ne pas pouvoir épouser celle qu'il aime parce qu'il n'a pas de

famille, et qui peu après ne peut plus l'épouser parce qu'il découvre qu'elle est sa sœur. Heureusement qu'après cette première découverte une autre révélation lui apprend qu'il appartient à une famille étrangère à celle de sa bien-aimée; on le réclame de tous côtés, si bien qu'après n'avoir pu être le fils de personne il se trouve être le fils de tout le monde; il y aurait de quoi maudire sa famille si à la fin toutes ces péripéties n'aboutissaient à lui faire retrouver seulement un oncle, ce qui suffit à sa fortune et à son bonheur en lui permettant d'épouser la jeune fille qu'il aime. Ce petit acte a la première des qualités pour un vaudeville, il est gai, si gai qu'on le trouve trop court; il est fort bien joué par Delaunay, Galabert, et une jolie ingénue nommée mademoiselle Galabert.

Au même théâtre, on a représenté aussi le *Secrétaire de madame*, autre bouffonnerie fort amusante de MM. Labiche et Marc Michel. Il s'agit d'un limonadier enrichi par une lettre ainsi conçue adressée à son agent de change : « Je crois que les Nord monteront, achetez-m'en six mille compliments empressés. » Une ponctuation oubliée lui fait acheter six mille six cents actions lorsqu'il n'en voulait que six, et le voilà enrichi par sa faute. En homme prudent, et qui ne veut pas risquer de se ruiner par le même procédé, il se résout à prendre un secrétaire; il s'adresse pour cela au magister de son village, qui lui envoie un bon, beau, fort et jeune garçon, le lauréat de sa classe d'adultes, qui, arrivé chez l'ex-limonadier, s'occupe plus à contempler la maîtresse du logis, madame Commerville, qu'à rédiger les lettres de son mari. Heureusement pour lui le patron ne s'en aperçoit guère, et pousse même l'aveuglement jusqu'à charger le jeune secrétaire de la surveillance de madame, qu'il voit courtoiser de trop près par certain coulissier qui lui donne de l'inquiétude; la situation du secrétaire devient alors charmante, car il s'aperçoit que son air naïf et villageois, qui a si bien rassuré M. Commerville, n'effraye pas madame Commerville, qui laisse très-bien mettre le coulissier à la porte, et se promet de s'en consoler avec son secrétaire. Le dénouement est un peu scabreux, mais il est admis au Palais-Royal, théâtre qui se donne pour emploi de faire rire des vices de notre société plutôt que de les réformer; en outre, la pièce est très-bien jouée par MM. Brasseur et Lhéritier, et par madame Octave, charmante sous les traits de l'agaçante limonadière.

MAXIME TERMONT.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.